

chère Sylvia



© Henri Cartier-Bresson/Magnum

TED HUGHES
BIRTHDAY LETTERS
{Gallimard}



Trente-cinq ans après le suicide de Sylvia Plath, son mari, le poète anglais Ted Hughes, lui consacre un recueil de poèmes : lettres de deuil plutôt qu'explications.

En 1998, quelques mois seulement avant sa mort, Ted Hughes adressait à sa femme Sylvia Plath, disparue trente-cinq ans plus tôt, 88 poèmes-lettres, dont l'écriture avait scandé toutes ces années sans elle. Cette publication fut un véritable événement dans les pays anglo-saxons : plus de 500 000 exemplaires du livre ont été vendus, ce qui n'a pas dû arriver souvent à un recueil de poèmes.

Ce succès, qui s'explique en partie par l'attrait paradoxal suscité par l'histoire tragique de Sylvia Plath, est pourtant d'autant plus étonnant que Ted Hughes fut longtemps l'objet de violentes attaques de la part de ceux, de celles surtout, qui lui faisaient porter une responsabilité majeure dans la mort de sa femme, ce que le journal de celle-ci (autre lecture extraordinaire) confirme et dément à la fois, tant il témoigne de sa déchirure profonde, de son instabilité fondamentale et créatrice. Hughes avait lui-même toujours refusé de s'exprimer publiquement sur son suicide ; aussi la publication de ces poèmes fut-elle comprise par certains autant comme une forme de réparation que comme une célébration simple. Dédié à leurs deux enfants, le recueil n'offre ainsi aucune prise à l'anecdote, ni de réponses aux inquiétudes suscitées par cette vie pleine de ruptures et de trous dont l'histoire retiendra le déséquilibre et la détresse : pas de détails sur les conditions d'une mort très crue, pas de révélations sur les causes, ni d'exposition de la culpabilité. Les *Birthday Letters* ne relèvent pas de la poésie que l'on appelait de "confession" dans l'Amérique des années 50 et 60 (et dont Sylvia Plath était une représentante), mais elles s'inscrivent dans le droit fil de la poésie autobiographique dont Wordsworth, avec *Le Prélude*, avait donné le modèle : poésie de soi, où chaque moment évoqué de la vie est transformé en événement, récit de vie où le continu du récit est remplacé par l'"instantané" de l'avènement poétique.

Sylvie Doizelet, la traductrice, transpose magnifiquement en français l'intimité douloureuse de ces textes enveloppés par un vers libre et rythmé à la fois, fluide, et de temps à autre violemment

suspendu. Elle traduit jusqu'à l'intraduisible, jusqu'au silence, des poèmes faits de pleins et de vides, et son expérience a dû être d'autant plus troublante qu'elle est aussi la traductrice de celle qui est à la fois la destinataire et le sujet de ces lettres. Lettres anniversaires : de moments de la vie autant que de la mort ; la circonstance générale du deuil n'efface pas la circonstance particulière de chaque poème : la première rencontre, manquée, sur le Strand, la première lecture des poèmes de Sylvia, l'indifférence initiale, due sans doute à la jeunesse, à la bêtise ("*Jusqu'à sa plénitude, nous vivions sans une pensée/Pour la vie sérieuse...*") ; le premier baiser comme une morsure dont la joue porte la marque un mois durant, les autres poèmes, les rencontres, la première nuit dans un tout petit lit, le visage qu'alors on ne peut plus voir en entier mais dont chaque trait isolé s'aiguise. Le blason de Sylvia, l'épaisseur "aborigène" de ses lèvres, le nez apache et, dans les yeux, des diamants pressés comme un citron, une robe en tricot rose, un manteau, la couleur rouge, un chiffre magique : chaque jour est un anniversaire.

On se promène avec eux dans la campagne anglaise, on les suit dans le métro de Londres, dans leur voyage en Amérique. Du vécu dont Plath parle dans ses livres (*La Cloche de détresse, Arbres d'hiver, son Journal*), les électrochocs, la peur du noir, les moments hors de soi, les *Birthday Letters* offrent aussi une autre version, marquée d'impuissance et de désolation. Sans autre chronologie que celle, erratique, de la mémoire, en laquelle se superposent, sans qu'on sache bien pourquoi, des souvenirs heureux et des souvenirs tristes, des événements importants et des événements minuscules : "*Une petite capture, une version miniature/De la vie qui aurait pu nous réunir/En un seul animal...*"

Humblement, presque silencieusement, Ted Hughes a lutté pendant plus de trente années contre la disparition définitive de celle qu'il avait aimée. Aujourd'hui, ses mots résonnent sourdement, et pour longtemps.

Tiphaine Samoyault

Traduit de l'anglais par Sylvie Doizelet, 245 pages, 19,5 €.